



Pendant des siècles, les meules fabriquées à La Ferté-sous-Jouarre ont été exportées dans le monde entier.

On en retrouve encore en grand nombre dans toute l'Europe, dans toute l'Amérique, en Asie, et jusqu'en Nouvelle-Zélande. Et leur réputation a survécu à leur utilisation. Partout dans le monde, ceux qui se passionnent pour la protection, la restauration, voire la remise en marche d'anciens moulins connaissent et apprécient les meules de La Ferté. En Angleterre notamment, leur renom est légendaire.

Mais à La Ferté même, qui s'en souvient encore ? Rien, aujourd'hui, n'apprend au passant qui s'arrête quelques minutes pour un coup d'oeil sur les bords de la Marne, que des milliers et des milliers de meules sont parties de là pour les destinations les plus lointaines.

Cet oubli peut se comprendre. Sans doute les Fertois ont-ils voulu ~~d'abord~~ tirer un trait sur un passé trop douloureux pour être regardé avec sérénité. Car il faut reconnaître que l'histoire de l'industrie meulière fut rude, et qu'elle s'est bien tristement terminée...

Cinquante ans se sont écoulés depuis la fermeture du dernier atelier. Le deuil et le silence n'ont plus de raison d'être. Les nouvelles générations fertaises doivent pouvoir redécouvrir un patrimoine qui, s'il a eu ses ombres, a eu aussi ses lumières et même, il n'y a rien d'exagéré à le dire, sa grandeur. C'est d'abord à elles que ce livre est destiné. Il l'est aussi à tous ceux, en France et ailleurs, qui croient que la connaissance du patrimoine n'est pas seulement plaisir d'érudit, mais qu'elle est aussi un trésor d'expériences irremplaçables pour mieux comprendre le présent et préparer l'avenir.

Circonstance étonnante, c'est à un auteur anglais, M. Owen Ward, que nous devons l'étude la plus complète existant à ce jour sur l'industrie meulière de La Ferté. En 1982 déjà, M. Ward avait fait paraître quelques pages dans l'Industrial Archaeology Review (1). Onze ans plus tard, en 1993, ces quelques pages étaient devenues une véritable monographie, modestement intitulée French Millstones - Notes on the Millstone Industry at La Ferté-sous-Jouarre (2). Mais cette étude, rédigée en Anglais, n'était accessible qu'aux seuls spécialistes. La première chose à faire était de la traduire, pour en faire bénéficier tous les Fertois, et au delà, le public francophone dans son ensemble. Ainsi est né le projet de ce livre.

Mais il est vite apparu qu'on pouvait, qu'on devait faire plus. Ecrite pour des spécialistes, l'étude de M. Ward se présentait sous la forme d'un résumé, réduit aux faits essentiels. Ne valait-il pas la peine de l'enrichir, ou plus exactement de l'illustrer, en puisant dans l'abondante documentation explorée par M. Ward lui-même et par ses émules de ce côté-ci de la Manche ? Ce faisant, on offrirait aux lecteurs de partager avec les historiens ce qui est une des joies de leur métier, le contact direct avec les témoignages du passé...

Ici, nous n'avions que l'embaras du choix. Il est vrai que les plus anciens témoignages qui nous parlent des meules de La Ferté, entre le XVe et le milieu du XVIIIe siècle, sont brefs, allusifs, et ne font guère plus que nous confirmer l'existence de l'industrie et sa réputation - ce qui n'est déjà pas si mal. Mais ensuite, quelle récolte ! Elle commence avec le Mémoire sur la pierre meulière, du minéralogiste Guettard, publié par l'Académie des Sciences en 1758. Elle se poursuit avec l'Encyclopédie et avec les nombreux ouvrages de meunerie qui paraissent dans les années 1760 à 1780. Par la suite, le rythme des publications se ralentit notablement, encore qu'avec la Révolution et l'Empire, une nouvelle catégorie de sources apparaisse : la Statistique. Mais elle reste à étudier. En 1834, une nouvelle vague de publications commence, avec le Rapport sur le gisement des pierres meulières des environs de Paris, de l'ingénieur Dufrenoy. Elle

---

(1) "Millstones from La Ferté-sous-Jouarre, France", Ind. Arch. Rev., 1982, vol. 6, n° 3, pp. 205-210.

(2) Publication de la Société Molinologique Internationale (plus connue par son titre anglais, The International Molinological Society, TIMS), La Haye (Pays-Bas), 1993, cahier format A4, 75 p.

se poursuivra sans discontinuer jusqu'à la guerre de 1914-1918, et au delà.

Parallèlement, l'iconographie se révélait aussi d'une remarquable richesse. D'abord avec les gravures illustrant la plupart des textes anciens. Certaines proposent des vues d'ensemble sur les carrières, les ateliers, les entrepôts. D'autres représentent des ouvriers au travail, les outils dont ils se servent, quelquefois des machines nouvellement inventées dont on se demande si elles ont été vraiment utilisées. Une série tout à fait exceptionnelle est celle des dessins de *J.-C. Develly*, qui sont autant d'études dans lesquelles l'artiste a représenté les scènes qui devaient lui servir à décorer un service en porcelaine de Sèvres... Dans la seconde moitié du XIXe siècle interviennent successivement la photographie, qui fera naître une véritable industrie de l'image (avec, entre autres, la vogue des cartes postales), et la publicité, qui incitera les firmes à représenter leurs établissements et leurs produits de façon à la fois réaliste et flatteuse. Dans la recherche des images, le hasard joue un rôle plus important que dans la recherche des textes, aussi la récolte est-elle un peu moins abondante, du moins par rapport à ce qu'on aimerait avoir. Telle quelle, cependant, elle suffit largement à nous remplir les yeux, et là encore, nous n'avons eu que l'embarras du choix.

Enfin, il fallait donner la parole à celles et ceux qui avaient encore des souvenirs vécus à raconter. Quelques-uns d'entre eux ont bien voulu s'exprimer dans la dernière partie.

Du projet d'une simple traduction, en somme, nous sommes passés à une entreprise véritablement collective. Ce livre n'a plus d'auteur, ou il en a trente. On trouvera plus loin les noms de tous ceux qui y ont contribué, à qui sont adressés nos remerciements les plus chaleureux. Ce livre est leur livre.

+ + +

Mais il faut aussi avertir les lecteurs que ce livre n'est qu'un début, qu'une entrée en matière. Car il reste, à n'en pas douter, quantité de documents à découvrir et à exploiter. Et lorsque cela aura été fait, lorsque l'histoire aura été reconstituée dans toutes ses dimensions, il faudra des volumes pour la raconter. Nous en sommes loin. Un des objets de ce

livre est d'éveiller des vocations de chercheur, en montrant à ceux qui le liront, par ce qui a été déjà fait, tout ce qui reste à faire. La moisson attend les ouvriers !

Qu'on ne croie pas non plus que l'histoire de l'industrie meulière à La Ferté est seulement d'intérêt local. Elle l'est, assurément. Mais elle est aussi d'intérêt national et international. Ce n'est pas par hasard que M. Ward y est venu : les "French Millstones" bénéficiaient, en Angleterre et dans tout le monde anglo-saxon, d'une réputation passée en proverbe. Or une telle réputation ne repose pas sur rien, ni ne s'acquiert du jour au lendemain. Comment expliquer que les meules de La Ferté aient été si activement demandées dans les deux Amériques (où la firme Allis-Chalmers, par exemple, a commencé sa carrière dans la revente de meules) et jusqu'en Nouvelle-Zélande ? Et comment, ensuite, expliquer le déclin et la ruine d'une industrie aussi prospère et aussi puissante ?

On se tromperait si, pour expliquer leur succès, on se bornait à dire que les meules de La Ferté étaient les meilleures. Car il fallait d'abord que cette supériorité fût reconnue, ce qui ne semble pas avoir été le cas avant le XVIe ou le XVIIe siècle. Et si on veut comprendre pourquoi, c'est probablement du côté des techniques de mouture qu'il faut se tourner. La technique la plus simple, c'est de faire passer le grain une seule fois entre les meules. Il en sort à l'état de moulage (ou de rame, dans le Midi), qui est le mélange non tamisé de farines fines et grossières, de gruaux et de sons, que chacun remporte chez soi (moins la part qui reste au meunier) pour en faire l'emploi qui lui convient. Ce système, qui a longtemps subsisté dans les campagnes, est appelé mouture à la grosse au XVIIIe siècle. On peut imaginer qu'au dessus d'un certain minimum indispensable, les différences de qualité des meules n'y jouaient pas un rôle déterminant.

Les choses changent avec l'accroissement des grandes villes, comme Paris ou Londres. Elles sont entourées d'une couronne de moulins qui traitent des volumes de plus en plus importants, où donc la récupération des sous-produits devient une affaire de plus en plus profitable. D'après une tradition qui remonte à Parmentier, et qui est sans doute à revoir, c'est à Senlis, dans les années 1680, qu'on a commencé à récupérer les gruaux (la partie de l'amande non réduite en farine) pour les remoudre et en tirer de nouvelle farine. Une cinquantaine d'années plus tard, on en fera de même avec les sons gras (sons auxquels étaient restées attachées de petits fragments d'amande). Ces procédés furent d'abord considérés comme frauduleux et pratiqués clandestinement, d'où l'incertitude

sur leur origine. Mais dans les années 1760, ils étaient devenus une "nouvelle" méthode, dite de mouture économique, qu'on présenta comme miraculeuse parce qu'elle permettait de tirer davantage de farine, donc de pain, d'une même quantité de grain.

Nous ne pouvons pas présenter ici le détail de la mouture économique. Il est possible, d'ailleurs, qu'elle ne soit que l'épisode français — ou plus exactement parisien — d'une évolution qui a été similaire dans les autres pays d'Europe. Ce qui nous importe, c'est le principe : plusieurs passages successifs au lieu d'un seul, avec, après chaque passage, séparation par blutage entre le produit achevé (la farine), les déchets à éliminer, et les produits intermédiaires destinés à retourner entre les meules. Car il est clair qu'avec l'application de ce principe, la mouture proprement dite n'existe plus. Il n'y a plus qu'une série de passages successifs entre les meules, chaque passage correspondant à un travail distinct des autres, et requérant par conséquent des réglages de plus en plus spécifiques, de plus en plus précis. Sans doute donc est-ce avec la mouture économique, on peut l'imaginer du moins, que les différences de qualité entre les différents types de meules ont pris une importance nouvelle.

Mais si cette évolution est bien celle qui fit la fortune des meuliers de La Ferté, c'est aussi celle qui fit leur ruine. Car avec les meules, aussi excellentes soient-elles, chaque passage chauffe les produits, échauffement qui, s'il est répété plusieurs fois, peut aboutir à une véritable détérioration. Le nombre de passages possibles est donc limité. L'invention des cylindres, entre lesquels le grain ne séjourne pas, permit de franchir cette limite. Avec la mouture par cylindres, il devenait possible de multiplier ad libitum le nombre de passages, et donc de donner à chacun d'eux des spécifications encore plus précises. La mouture devenait une sorte de dissection quasi chirurgicale du grain, dissection qui, en outre, pouvait être à peu près entièrement automatisée. L'idée d'un moulin automatique est ancienne, elle remonte à la fin du XVIIIe siècle. Mais ce sont les cylindres qui ont permis de la réaliser, et ce dès la fin du XIXe. Aujourd'hui, les grands moulins sont commandés par ordinateur, mais leur structure et leur fonctionnement n'ont pas sensiblement changé depuis un siècle. L'ordinateur y avait sa place toute prête avant même d'exister.

Une fois encore, cependant, hâtons-nous d'ajouter que ce schéma n'explique pas tout. La concurrence entre les meules et les cylindres n'était pas

6

jouée d'avance. La Société Générale Meulière, résultat de plusieurs fusions successives, avait assez d'envergure et de crédit pour s'adapter et se reconvertir — elle le tenta, d'ailleurs, entre les deux guerres. Ici, nous devons reconnaître notre ignorance. Nous comprenons le problème qui se posait. Mais nous ne savons pas comment ce problème a été perçu par les dirigeants de la Société, quelles solutions ils ont choisies, ni pourquoi ces solutions ont finalement échoué. Paradoxalement, cet épisode final est pour nous le plus obscur, bien qu'il soit le plus récent.

+ + +

On a parlé jusqu'ici d'industrie meulière. Sur le plan économique, le mot est juste. Compte tenu de l'étendue du marché et de la dimension des entreprises, le mot de grande industrie ne serait même peut-être pas déplacé. En revanche, sur le plan du travail et des techniques, c'est d'artisanat qu'il faut parler. D'un bout à l'autre de ce qu'on appellerait aujourd'hui la filière, tout se faisait à force de bras. Il n'est question de machines, on l'a vu, qu'assez tard dans le XIXe siècle, sans qu'on puisse dire quelle fut leur importance réelle. Jusqu'à la fin, le façonnage des meules s'est fait entièrement à la main, et on est en droit de penser qu'il y a eu là une cause structurelle de faiblesse à une époque où la mécanisation progressait partout ailleurs à pas de géant.

Est-ce à dire que ni les techniques ni les conditions de travail n'ont changé au cours des siècles ?

Certainement pas. Pensons simplement aux outils. La meulière est un des plus durs des matériaux naturels. Pour façonner cette pierre, il fallait donc des outils aussi durs que possible, du meilleur acier, qui cependant s'usaient très vite. De tels outils n'ont pas toujours existé, et cela peut contribuer à expliquer le succès relativement tardif de la meulière. Depuis quand les a-t-on fabriqués, et où ? Combien coûtaient-ils et qui les achetait ? Voilà toute une série de questions qui attendent des réponses.

Une autre série de questions porte sur le choix et l'utilisation des meulières en fonction de leurs différences de qualité. Au XIXe siècle, on était parvenu à une précision tout à fait étonnante. On savait distinguer entre les pierres elles-mêmes, mais aussi entre les faces d'une même pierre, et on jouait de ces différences pour composer les meules. Car il

fallait que la meule supérieure (volante) fût plus mordante que la meule inférieure (gisante, dormante) et que, dans chacune, la périphérie fût plus mordante que le centre... Composer des meules de haute qualité était devenu un véritable ouvrage savant. Il fallait, pour y réussir, une connaissance approfondie de la matière première, qui ne pouvait s'acquérir que par expérience et sur le tas.

Le

Cette connaissance ne s'est pas construite en un jour. Elle est le résultat d'une longue tradition, dont les étapes restent à retrouver, notamment par l'étude du vocabulaire des meuliers (et des meuniers). Et nous y trouverons peut-être une clé pour expliquer la non-mécanisation. Car il est notoire que les connaissances de genre ne sont pas réductibles en formules. Elles permettent de tirer le meilleur parti possible d'un matériau hétérogène. Mais à partir du moment où chaque pierre doit faire l'objet d'un traitement particulier, la mécanisation, qui consiste en un traitement aussi uniforme que possible, devient très difficile. On aurait pu sans doute mécaniser dans une certaine mesure l'extraction et la taille des meulières. On y aurait perdu ce qui faisait leur valeur, l'utilisation de chaque morceau en fonction de ses qualités spécifiques. Dans ces conditions, on peut se demander si l'idée même de mécanisation était concevable.

Reste à évoquer la condition des ouvriers. Les frères Bonneff, deux journalistes socialistes tombés pendant la première guerre mondiale, nous en ont laissé un tableau des plus sombres. Ce tableau est-il fidèle ? Pour l'essentiel, cela ne fait guère de doute. S'il faut le relativiser, c'est seulement en considérant qu'en 1908 (Zola était mort peu de temps auparavant, en 1902), un tel tableau n'avait rien d'exceptionnel. Il y avait beaucoup de "métiers qui tuent". Et si cela ne choquait pas encore les consciences, c'est qu'il y avait aussi beaucoup de maladies qui tuaient et qu'on avait en quelque sorte l'habitude de mourir de bonne heure. Les découvertes de Pasteur avaient fait naître d'immenses espoirs, mais qui restaient à concrétiser pour la plupart. L'hygiène et les thérapeutiques anti-microbiennes commençaient à peine. Les grandes maladies infectieuses continuaient leurs ravages, notamment chez les enfants en bas âge, voire les accroissaient (la tuberculose). Il était triste, mais courant, de mourir à trente ou quarante ans. Dès lors, la brièveté de l'espérance de vie des ouvriers meuliers n'avait pas la cruauté qui nous frappe aujourd'hui. Elle était dans l'ordre des choses, cet ordre des choses que les frères Bonneff voulaient changer.

P

Le changement avait déjà commencé. Nous savons fort peu de choses sur les relations entre patrons et ouvriers avant la fin du XIXe siècle. Il semble qu'elles aient été alors dominées par un certain paternalisme. Dans des documents inédits qu'il a bien voulu nous communiquer, le Dr. Jagailoux a trouvé trace des premières grèves. Il y en eut une en 1883, sur laquelle on n'a que très peu d'informations. Les grèves de 1909 et de 1911 furent plus importantes. On ne sait trop comment elles se sont terminées, mais ce qui nous frappe aujourd'hui, c'est le refus catégorique de négocier de la part des patrons meuliers. Pour eux, semble-t-il, ce n'était pas tant les revendications de leurs ouvriers qui étaient choquantes, que l'exigence même d'une négociation. C'était un attentat à leur statut de patrons. Aujourd'hui, nous sommes tentés de parler de patronat de droit divin. Il vaut mieux essayer de comprendre les raisons d'être de cette attitude, et mesurer l'étendue du chemin parcouru depuis.

+ + +

L'histoire de l'industrie meulière appartient de plein droit à la grande histoire. Celle de ce que Fernand Braudel appelait les "structures du quotidien".

Cette histoire commence vers 50.000 ans avant notre ère, quand certains de nos ancêtres se mettent à broyer des aliments - ou autre chose, des colorants par exemple - à l'aide de deux pierres, la plus petite étant frottée sur la plus grande dans un mouvement de va-et-vient.

Vers 10.000 avant J.-C., ce procédé est appliqué à un aliment nouveau, les graines de certaines graminées, qui, lorsqu'elles seront mises en culture, deviendront nos céréales. Les pierres à écraser sont devenues des pierres à moudre, sans d'ailleurs que leur forme ait beaucoup changé. Avec le temps, elles deviendront plus régulières. La pierre du dessus, désormais tenue à deux mains, s'allonge en fuseau. Dans certains pays, au Mexique par exemple, la pierre du dessous est sculptée en forme d'animal fantastique. Mais à part cela, il n'y a pas de changement fondamental. Le mode d'action reste le même. Il est encore en usage, ou il l'était il y a quelques décennies, dans quelques régions d'Afrique et d'Amérique.

Les premiers perfectionnements mécaniques apparaissent dans le monde méditerranéen à partir de 600 avant J.-C. Toutes sortes d'innovations sont essayées, dont il n'est pas possible de donner une idée claire en quelques lignes. D'autant que depuis une bonne quinzaine d'années, les



travaux des archéologues ont complètement bouleversé les idées reçues. Retenons simplement qu'au terme de cet épisode d'innovations primitif, à une date qui se situe entre 400 et 300 avant J.-C., quelque chose de radicalement nouveau existe : le moulin rotatif. On l'actionne toujours à la main. Mais les deux meules — on peut désormais parler de meules — tournent l'une sur l'autre, et la meule supérieure est percée en son centre d'un orifice par où on fait passer le grain sans interrompre le mouvement. L'opération est devenue continue.

On discute encore pour savoir où le moulin rotatif a été inventé. A Carthage ? En Sicile ? Ce qui est certain, c'est qu'un de ces foyers d'invention, peut-être le premier, a été localisé dans le Nord-Est de l'Espagne (région de Gérone). Et c'est de là que le moulin rotatif se répand dans toute la Gaule en deux ou trois siècles, ce qui est très rapide.

Et puis, les choses s'accélérent. En Italie, on met au point le moulin à manège, actionné par un âne ou un cheval, puis le moulin à eau. Les deux types de moulins sont parfaitement décrits dès la fin du premier siècle avant J.-C., par Vitruve, et vers le milieu du siècle suivant, par Pline l'Ancien. On a retrouvé de nombreux exemplaires de moulin à manège dans les ruines de Pompéi et dans les villes romaines d'Italie du Sud, de Sicile et d'Afrique du Nord. Par la suite, ce type de moulin perd de son importance, sauf dans des circonstances exceptionnelles (villes assiégées) et dans une région comme la Sardaigne, où on l'a utilisé jusqu'en plein XXe siècle. Mais le moulin à eau, lui, entame une carrière véritablement trionphale. Là encore, les recherches récentes ont détruit bien des idées reçues, qu'on trouve malheureusement toujours dans les manuels et les ouvrages de vulgarisation. La diffusion du moulin à eau dans les provinces occidentales de l'Empire romain, et notamment en Gaule, a été aussi durable que rapide, et il ne serait nullement excessif de parler à ce sujet de "révolution industrielle", si le terme n'avait été employé à tort et à travers. Rappelons seulement que jusqu'à l'apparition de la machine à vapeur, au XIXe siècle, le mécanisme du moulin à eau a été le seul moteur non animal — et non humain — de l'industrie européenne (3).

---

(3) A l'exception du moulin à vent, attesté depuis la seconde moitié du XIIIe siècle, mais qui n'a guère été appliqué à d'autres emplois industriels que la mouture proprement dite (moulins à huile en Flandre, moulins à assécher les polders aux Pays-Bas, etc.). On peut ~~encore~~ lire ici ou là que le moulin à vent a été rapporté d'Orient par les Croisés : encore une idée reçue à rejeter absolument.

Paradoxalement, la suite de cette histoire est nettement moins bien connue. Les moulins sont si omniprésents qu'ils se fondent dans le paysage, en quelque sorte. On sait une foule de choses à leur sujet, sur le plan économique et sociologique. On en sait nettement moins sur le plan technique. Quels types de meules, quels procédés de mouture en fonction, tant de la nature des grains - froment, seigle, orge, avoine et mélanges en proportions diverses de deux ou trois grains différents - que de la nature des produits demandés, etc. ? Il faut attendre le XVIIIe siècle et les premiers grands traités de meunerie de César Bucquet, Malouin, Parmentier et leurs émules, pour avoir des détails concrets sur toutes ces questions. Deux raisons à cela. On est entré dans une nouvelle phase d'innovations, avec la mouture économique. Et l'époque est celle des Lumières : on cherche à se rendre compte de ce qui se passe, et pour identifier ce qui change, il faut bien partir de la situation telle qu'elle était avant le changement... L'histoire des techniques est née du désir de mesurer le progrès.

+ + +

Nous ne sommes plus aussi naïfs aujourd'hui, du moins nous plaçons-nous à le croire. Les "merveilles de la science" ne nous émerveillent plus guère, elles nous inquiéteraient plutôt. Le mot "progrès", devenu politiquement incorrect, a presque disparu de notre vocabulaire - pour être immédiatement remplacé par "avancée", qui veut dire la même chose sans être aussi suspect. C'est que si nous ne voulons plus croire (philosophiquement) au progrès, nous ne voulons pas non plus (pratiquement) cesser d'en profiter. Chaque époque a les contradictions qu'elle peut.

Mais revenons à nos moulins. L'industrie meulière n'existe plus, et rien n'indique qu'elle puisse renaître, même si le succès commercial de la "farine de meules" aboutit à une certaine demande de meules neuves. Le passé ne reviendra pas et c'est tant mieux, car nous ne pourrions le vivre que comme un cauchemar. Si le passé doit nous intéresser, c'est par les leçons qu'il comporte, dont la première est une leçon de vérité. Le futur n'existe pas encore, le présent est inachevé, le passé est notre seule ressource pour apprendre à nous reconnaître dans l'inextricable fouillis des choses humaines. Il y a un grand passé à La Ferté-sous-Jouarre. Il faut en profiter.